

LES ANGLAIS dans le doute !

Éric Albert

Lignes de vie d'un peuple



HD ateliers henry dougier

LES ANGLAIS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Éric Albert

Remerciements

C'est un cliché, mais ce livre n'aurait pas été possible sans la patience et le soutien de Ging et Tien. De très chaleureux remerciements sont dus à Étienne Duval, pour sa relecture attentive et ses excellentes suggestions. Salutations également à Marc Roche, ancien collègue du *Monde*, qui a su partager sa longue expérience d'écriture de livres. Je remercie enfin tous mes interlocuteurs rencontrés pour ce livre, trop nombreux pour être cités, mais qui en sont la matière première et qui ont fait preuve d'une patience à toute épreuve et d'une aide précieuse.

Les ateliers henry dougier, notre philosophie d'action

Nous voulons être aujourd'hui – comme hier, en 1975, quand nous avons créé Autrement et ses 30 collections – des passeurs d'idées et d'émotions, des créateurs de concepts et d'« outils » incitant au rêve et à l'action. L'un et l'autre, inséparables !

Notre démarche volontariste s'inscrit dans un regard impliqué, mais libre, sur des sociétés en mutation accélérée, dans une ouverture permanente vers le haut et vers le large.

Vers le haut, par l'originalité des angles, la force des écritures, la fiabilité des auteurs, la beauté des formes. **Vers le large**, par l'ampleur des focalisations, la diversité des sensibilités, la convergence du court et du long terme, la fusion de la mémoire et de l'imaginaire.

Notre ambition : raconter avec lucidité, simplicité et tendresse, la beauté et les fureurs du monde. Tout ce qui est susceptible de nous réveiller, de briser la glace en nous, de réenchanter nos vies.

La nouvelle collection « **Lignes de vie d'un peuple** » concrétise cette ambition, comme la proue d'un brise-glace qui avance...

Chaque titre de cette collection est également disponible en **e-book**, enrichi de matériaux sonores et visuels sélectionnés par les auteurs.

Pour en savoir plus sur l'association, ses publications, et découvrir nos bonus numériques, retrouvez-nous sur notre site Internet : www.ateliershenrydougier.com

Suivez nos auteurs et soyez informé de nos prochaines rencontres sur notre page Facebook.

SOMMAIRE

- p. 8 ■ Avant-propos

PARTIE I

UNE ÎLE

- p. 14 ■ La parabole du cricket
Ou pourquoi un jeu incompréhensible vu du continent en dit si long sur les Anglais
- p. 27 ■ Une journée en « anglitude »
Entre le déclin de l'Empire et les tentations autonomistes de l'Écosse et du pays de Galles, interrogations de l'Angleterre sur son identité
- p. 35 ■ Europe : le grand divorce ?
L'Union européenne de moins en moins supportée par les Anglais, une séparation n'est pas exclue
- p. 42 ■ L'Angleterre, si petite, si influente
Ou pourquoi les Anglais se considèrent comme les inventeurs de la civilisation moderne
- p. 50 ■ Londres, île dans l'île
Domination de la capitale britannique sur l'Angleterre au point de l'écraser
- p. 59 ■ La balafre du nord
Des villes meurtries par la désindustrialisation des années 1980

PARTIE II

UNE NATION DE CLASSES SOCIALES

- p. 68 ■ Les classes sociales, toujours incontournables
Rencontre avec Grayson Perry, artiste qui déconstruit les codes de la société anglaise

- p. 75 ■ La reine, un anachronisme tellement important
Derrière les codes désuets, la monarchie joue un rôle symbolique primordial
- p. 81 ■ Au pays de Miss Marple
Rien de tel que les étonnants clubs du Women's Institute pour découvrir les classes moyennes
- p. 86 ■ Dans l'East End, le « titi » londonien n'est plus ce qu'il était
Quartier mythique, l'East End en plein chamboulement

PARTIE III

UN PEUPLE DUR

- p. 96 ■ Saleté de pauvres !
Derrière la politesse et la tolérance, les Anglais peuvent aussi faire preuve d'une étonnante dureté
- p. 102 ■ Une nation militaire
Une armée profondément respectée, notamment grâce à la Seconde Guerre mondiale
- p. 107 ■ L'obsession malade du système de santé
Au pays des privatisations, le système de santé reste gratuit pour tous, et fait l'objet d'un culte national

PARTIE IV

UN PEUPLE SI CIVILISÉ : QUELQUES PREUVES

- p. 114 ■ L'humour, cette carapace
L'humour anglais sert à huiler les rouages de la société
- p. 117 ■ Home, sweet home
La maison est une obsession nationale

- p. 120 ■ Paparazzi pas rasés
Ou pourquoi, au pays de la décence, les tabloïds sont si puissants
- p. 125 ■ La rédemption par le jardinage
Le pays qui a inventé l'industrialisation se pâme pour les jardins
- p. 129 ■ Football, plus important que la vie ou la mort
Derrière le gentleman sommeille le hooligan

ANNEXES

- p. 136 ■ L'histoire racontée aux enfants
- p. 143 ■ Les chiffres clés

AVANT-PROPOS

Mes chers Anglais,

Vous permettez que je vous appelle « chers » ? Après tout, vous donnez bien du « Dear Mr. Smith » dans la moindre lettre administrative, sans que ce qualificatif n'ait aucune signification affective. Mes chers Anglais, donc, mais qui êtes-vous ? Cessez de prendre ce regard hautain quand je vous pose la question. Les Français passent leur temps à s'interroger sur eux-mêmes et prennent la réponse très au sérieux. Alors que vous, bien au contraire, vous répondez non pas par un haussement d'épaules (ce serait une réaction française), mais par un haussement des sourcils. Vous définir ne vous intéresse guère. Se regarder le nombril n'est pas votre fort, et imposer des cadres définis encore moins.

Vous n'avez pas de Constitution écrite, vos lois dépendent surtout de la jurisprudence, vous n'êtes même pas un pays... Une nation, oui, mais seulement une parmi les quatre qui forment le Royaume-Uni.

Mais après tout, vous n'avez pas besoin de vous définir. C'est votre force : vous savez qui vous êtes. Sûrs de vous, toujours, hautains, parfois, mais adaptables et pragmatiques, toujours.

Pour la Coupe du monde de football au Brésil, en juin 2014, le *Sun* a réalisé une édition spéciale, distribuée gratuitement à 22 millions d'exemplaires. Pour l'occasion, il a réalisé un sondage pour identifier les caractéristiques qui, d'après les Anglais, les définissent. Le *fair-play* arrive en tête (47 %), suivi de la météo (39 %), être tolérant (36 %), faire la queue (35 %) et être flegmatique (27 %)...

Bonjour les clichés. Le *fair-play*, votre principale caractéristique ? Vraiment ? Après onze années passées à Londres, je ne peux m'empêcher de m'esclaffer. Tout prouve le contraire. Dans les relations géopolitiques, dans les affaires, dans le sport même, vous jouez pour gagner. Pas pour la beauté du sport. Quand Andy Murray, un tennisman écossais, que vous avez longtemps malmené, a remporté Wimbledon, vous vous êtes empressés d'oublier ses origines et d'en faire un héros « britannique ». En rugby, votre star a longtemps été Jonny Wilkinson, un buteur spécialiste des tirs lointains, pas un maître du jeu à la main : peu importe la manière, tant qu'il marque des points.

Dans vos négociations avec l'Union européenne, la seule logique qui compte est le gain pour votre pays. Et en affaires, le problème est résolu depuis longtemps : celui qui a le plus d'argent a gagné. Le milliardaire Richard Branson est mis en avant comme un héros de l'entrepreneuriat, pas vilipendé comme un exilé fiscal. L'origine des fortunes des oligarques russes importe peu, tant que leur argent termine sur les bords de la Tamise.

Oh, vous n'êtes pas les seuls à agir de cette manière-là. La France aussi ne pratique guère le *fair-play*. Et je ne vous le reprocherais pas si vous ne mettiez pas systématiquement en avant cette idée, qui en dit long sur la façon dont vous souhaitez vous voir. Vous vous percevez comme un peuple juste, oubliant un peu vite que vous êtes l'un des plus inégalitaires du monde occidental.

Alors, qui êtes-vous, amis anglais ? Que se cache-t-il derrière cette savante politesse ? De la froideur et un complexe de supériorité ? Ou une vraie décence et un savoir-vivre hautement civilisé ?

L'Angleterre n'est donc pas un pays. Ce dernier s'appelle officiellement le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord. La Grande-Bretagne, composée de l'Écosse, du pays de Galles et de l'Angleterre, relève d'une logique géographique évidente (c'est une île), tandis que l'Irlande du Nord est le résidu de la colonisation de l'île voisine, qui a mal tourné.

Pourtant, l'Angleterre domine très largement cet ensemble. Il est question de reine *d'Angleterre* et d'Église *d'Angleterre*, pas du Royaume-Uni. Les Anglais s'approprient le Royaume-Uni sans vergogne, et souvent sans vraiment s'en rendre compte, au grand agacement des autres nations. Les Écossais en sont tellement ulcérés qu'ils ont failli voter leur indépendance. Et d'avance, mes excuses aux lecteurs : plusieurs chapitres de ce livre mélangent Britanniques et Anglais. Je sais bien que ce n'est pas la même chose, mais l'amalgame est parfois un raccourci nécessaire.

À défaut d'être un État-nation, l'Angleterre est un peuple de 53 millions d'habitants, coincé dans un petit territoire de 130 000 kilomètres carrés, entre le mur d'Hadrien au nord, la digue d'Offa à l'ouest, et la mer partout ailleurs.

J'ai construit ce livre autour de quatre grandes évidences. La première va de soi, mais son influence est décisive : l'Angleterre est une île (avec encore mes excuses au pays de Galles et à l'Écosse). Ça change tout. L'étroite bande de mer qui sépare les falaises blanches de Douvres du port de Calais a longtemps permis au pays de vivre replié sur lui-même, protégé naturellement des ennemis. Pas besoin de construire politiquement le pays, d'imposer des frontières, de repousser l'envahisseur. L'île est inviolée depuis 1066 et la victoire de Guillaume le Conquérant à Hastings (en excluant donc les invasions écossaises en

Angleterre). Il en découle logiquement que le besoin de se définir est limité.

La deuxième évidence concernant l'Angleterre est qu'il s'agit d'une société de classes. C'est aujourd'hui beaucoup moins visible qu'autrefois, mais les Anglais continuent à se définir comme cela. Je me souviens de mes premiers reportages dans le nord de l'Angleterre, quand je peinais à comprendre la fierté que prenaient les habitants de leurs racines populaires. *Working class, middle class* et *upper class* : la notion marche mieux en anglais qu'en français. Tout ça a beaucoup changé ces dernières années, mais cela demeure une clé de compréhension de ce peuple.

Reste les deux dernières évidences, celles qui surprennent autant qu'elles rebutent. Qu'est-ce que vous pouvez être durs avec les pauvres ! Sans pitié. Saletés de pauvres, vraiment ! Et dans le même temps, quelle finesse, si agréable à vivre : votre humour, incontournable, qui permet d'assouplir les relations humaines ; vos sous-entendus pince-sans-rire ; vos tasses de thé au lait par milliers, vos pubs, vos boîtes aux lettres rouges ; votre plaisir à simplement marcher dans les collines vertes de vos campagnes... Ce paradoxe fondamental, cette dureté mélangée de règles de bienséance, cette extrême civilité d'une nation qui ne fait pas de cadeaux est la clé des Anglais. Je ne sais pas si j'ai trouvé cette clé (c'est l'affaire de toute une vie...), mais je dois dire que cela en fait un pays très agréable à vivre.

C'est vrai, vous n'êtes pas immédiatement chaleureux. Vous apprivoiser prend du temps. Mais cette bienséance simplifie tellement la vie. Amis français, vous ne pourriez pas vous ranger à droite dans les escalators du métro comme tout le monde ? Je vous assure que cela rend la vie plus facile.

Enfin, ce livre intervient à un moment charnière. Les Anglais traversent une crise. Ou disons des incertitudes. Le Royaume-Uni est en train de se transformer : l'Écosse, le pays de Galles et l'Irlande du Nord ont désormais chacun leur Parlement. Ces trois nations prennent de plus en plus d'autonomie, chacune avec leur caractère bien trempé. Le débat démocratique qui s'est emparé de l'Écosse pendant la campagne du référendum l'a montré : si le « non » à l'indépendance a finalement gagné largement (55 % contre 45 %), les forces centrifuges qui règnent au sein du Royaume-Uni sont très puissantes. Les Anglais, eux, qui ont 84 % de la population britannique, n'ont ni Parlement ni identité bien claire. L'absence d'autodéfinition, autrefois une force, devient une faiblesse.

Le rayonnement évident du temps de l'Empire n'est plus. Le Royaume-Uni n'est plus qu'une puissance moyenne, en déclin relatif, comme le reste de l'Europe. Dans le même temps, l'immigration des cinquante dernières années, qui s'est accélérée à la fin des années 1990, a entrepris de brouiller les lignes ethniques, pour autant qu'elles aient jamais existé. Enfin, un retrait de l'Union européenne est sérieusement envisagé. Bref, les Anglais s'interrogent. Mes chers Anglais, permettez à un étranger de tenter d'apporter quelques réponses. ■

PARTIE I

U
NE ÎLE

L

A PARABOLE DU CRICKET

Dans les tribunes, un homme somnole, les yeux clos, un demi-sourire sur les lèvres. Dans le gradin d'à côté, un groupe d'amis a sorti les verres en cristal pour siroter du champagne, tenu au frais dans la glacière. On échange de bons mots, tout en gardant un œil distrait sur le cricket. Sur l'herbe, aux limites du terrain, les couvertures ont été étalées, les pique-niques déballés et les bières vidées. Un couple donne à manger à son bébé, le dos ostensiblement tourné aux joueurs. Les enfants ont sorti les balles en plastique et les battes miniatures pour s'amuser.

Et pendant ce temps-là, le Marylebone Cricket Club (MCC) affronte le club du Hertfordshire. Le 22 juin 1814, ces deux équipes avaient été les premières à se rencontrer à Lord's, le terrain mythique de Londres de ce sport tellement anglais. Deux siècles et 2 758 matchs plus tard exactement, pour célébrer l'événement, la même rencontre est jouée. Qu'il s'agisse d'une partie de gala accentue bien sûr l'absence d'intérêt des spectateurs, mais l'atmosphère de fête estivale de village s'approche ainsi du vrai esprit du cricket.

« C'est l'ambiance qui compte, pas vraiment le jeu, estime Clare, 28 ans. Le cricket, c'est d'abord une plaisante journée passée à l'extérieur, en compagnie d'amis. » Elle est venue avec un groupe de cinq personnes, avec une bouteille de champagne aux couleurs de l'Union Jack (et pas mal d'autres boissons alcoolisées). Le lendemain, elle a prévu d'aller au tournoi de tennis de Wimbledon. Son ami Chris, 27 ans, s'est rendu quelques jours plus tôt à la course hippique très huppée de

Royal Ascot. « Le cricket fait partie de la saison sociale (série de rendez-vous mondains en Angleterre de mai à août) et des longues journées d'été », précise-t-il.

Il serait si tentant de se moquer. Quel autre sport que le cricket offre une « pause déjeuner » et une « pause thé » ? Des tenues tout en blanc, identiques pour les deux équipes ? Des spectateurs qui pique-niquent sur l'herbe ? Un sport si lent qu'il est possible de passer une journée entière à observer deux équipes s'affronter et ne pas connaître le résultat final : les matchs internationaux (*test matches* dans le jargon) durent cinq jours...

15

Le cricket offre pourtant un résumé formidable des Anglais. Au-delà des clichés et des traditions, il a fortement évolué ces dernières années. Les forces de l'argent ont fait changer ses règles. Comme un symbole de la révolution thatchérienne, un ancien banquier a été choisi pour diriger le MCC, le club qui possède Lord's.

Ce sport est pourtant en déclin chez les Anglais, alors qu'il passionne des milliards d'individus, presque exclusivement dans les anciens pays de l'Empire britannique. La vraie nation du cricket est aujourd'hui l'Inde, pas son pays natal. L'Angleterre, petit pays échoué à l'ouest de l'Europe, continue à réverbérer dans le monde entier, bien au-delà de sa puissance actuelle.

Enfin, dernier symbole : le cricket est un sport de classes sociales. Non pas que seuls les plus riches y jouent, mais parce que chacun a longtemps eu sa place, bien déterminée. Et si les limites sont désormais floues, les racines des classes restent profondément ancrées, comme dans la société anglaise.

Voilà donc les leçons de ce sport dont la batte n'est pas plate, le « carré » central est un rectangle et les balles se lancent par paquets de six, contournant tout système décimal.

LEÇON N°1: UN PEUPLE ANCRÉ DANS L'APPARENCE DE TRADITIONS

Contrairement à ce que laisse entendre son nom, Lord's n'a pas été créé par un noble. Un certain Thomas Lord a fondé le terrain il y a deux siècles, et son patronyme y est resté associé. Mais l'endroit se veut la noblesse du cricket et aime le faire sentir aux nouveaux venus. Pour devenir membre du MCC, la liste d'attente est actuellement de vingt-huit ans. Il faut avoir été adoubé par deux autres membres pour avoir le privilège de figurer sur la liste. Ensuite, l'inscription annuelle n'est que de quelques centaines de livres sterling par an.

L'aristocratie du jeu se réunit dans le « pavillon » de Lord's, le bâtiment du XIX^e siècle très sélect réservé aux membres, situé à un bout du terrain. On se retrouve entre habitués. Parmi eux se trouve *fat bastard* (« gros con »). C'est le surnom donné à John Fingleton, dans l'une des chansons du *barmy club* (« club des tarés »), un groupe de joyeux drilles qui se déplacent à travers le monde pour aller voir des matchs de cricket. Obèse, barbu, celui-ci arbore un costume rayé orange et jaune vif, les couleurs du club (bien que les joueurs soient en blanc). « J'ai horreur quand c'est ennuyeux et j'ai horreur du gris », rigole-t-il. Dans son dos, quelques membres désapprouvent en silence. « Il n'est pas du tout représentatif », persifle l'un d'eux. Mais l'homme fait partie du paysage. Membre du MCC depuis 46 ans, fils de membre, il incarne le parfait excentrique anglais.

Ce n'est qu'une apparence. De son propre aveu, John Fingleton est un « traditionaliste », qui ne changerait l'ordre

établi pour rien au monde. S'il adore la provocation visuelle, il déteste les nouveaux formats du cricket, des matchs qui ne durent qu'une journée, voire même quelques heures. Pour lui, les seules rencontres dignes de ce nom doivent durer cinq jours. À 65 ans, il a pris sa retraite depuis vingt ans, après une carrière très lucrative à la City. Excentrique, sans doute, révolutionnaire, certainement pas.

John Fingleton aime les traditions, et Lord's est pour cela parfait. C'est ici, dans une salle du pavillon, le long de grandes tables de bois disposées en carré, que les très compliquées « lois » du cricket, pour reprendre leur nom officiel, sont conservées. Elles ne changent qu'au compte-gouttes, après de savantes et arcanes discussions. Les premières règles ont été écrites en 1750 et le conseil d'administration du MCC les protège scrupuleusement.

Tout est codifié et ritualisé à Lord's. Les joueurs se changent au premier étage du pavillon, d'où ils ont un balcon pour regarder leurs coéquipiers pendant la partie. Pour se rendre sur le terrain, ils passent dans la grande salle des membres (*the long room*) et traversent les rangées de spectateurs. Tout le monde se lève respectueusement, applaudissant. La même routine se répète, très impressionnante, quand un batteur est éliminé et doit se retirer. Souvent furieux, il doit frôler les spectateurs pour retourner dans les vestiaires.

C'est aussi à Lord's que se jouent les matchs entre Eton et Harrow. Depuis 1805, ces deux écoles privées, très huppées – et hors de prix – s'affrontent dans une rencontre qui entretient la tradition.

Le terrain réserve aussi une surprise, ô combien anglaise : il est en pente. L'extrémité nord-ouest se trouve deux mètres

et demi au-dessus de celle du sud-est. Ce n'est pas dans les règles du cricket et cela aurait pu être corrigé depuis très longtemps. Mais l'anomalie était présente il y a deux siècles et il n'est pas question de la changer, après toutes ces années. Les meilleurs professionnels au monde s'affrontent donc sur un terrain de guingois.

Dans le musée situé à l'arrière de Lord's, la mémoire du sport est présentée avec un respect presque religieux. Le plus vieux musée de sport au monde est officiellement un mémorial dédié à la mémoire des cricketeurs morts pendant les deux guerres mondiales. Pas question d'y réaliser des installations trop flamboyantes ou colorées. On y passe en murmurant, presque comme dans une église.

Il s'y trouve notamment ce qui est sans doute le plus petit trophée au monde, mais l'un des plus désirés : l'urne où se trouvent les « cendres du cricket anglais ». Il s'agit d'un minuscule petit vase en terre cuite de onze centimètres de haut, que se disputent l'Angleterre et l'Australie tous les deux ans. La rencontre des « Ashes » (« Cendres ») est d'une importance proche de la Coupe du monde pour le football, ou du Tournoi des Six Nations pour le rugby. Pendant deux mois environ, les deux équipes s'affrontent pendant cinq *test matches* de cinq jours chacun.

Mais pourquoi cet étrange trophée ? Adam Chadwick, le passionnant et passionné conservateur du musée de Lord's raconte l'histoire avec une ironie tout anglaise. « Ce n'est pas un trophée et cela n'a jamais été conçu comme tel. Tout ça est arrivé par erreur. »

Au commencement est une défaite catastrophique de l'Angleterre face à l'Australie en 1882. Pour la première fois, la nation

qui a inventé le cricket se fait battre par le dominion. Un journaliste écrit à l'époque une nécrologie pince-sans-rire : « À la mémoire du cricket anglais, mort à Oval (le nom du terrain de la rencontre, Ndlr) le 29 août 1882. [...] Le corps sera incinéré et les cendres emmenées en Australie. » La blague marque les esprits. Quand l'équipe nationale part le mois suivant prendre sa revanche en Australie, tout le monde parle de regagner les cendres du cricket.

Une fois sur place, l'équipe d'Angleterre est invitée à jouer un match de gala la veille de Noël chez Sir William Clarke, un notable local. La maîtresse de maison, Lady Clarke, réputée pour son sens de l'humour, tient à remercier le capitaine, Ivo Blight. Elle fait brûler dans sa cheminée un guichet (la structure en bois que le batteur doit défendre, et que le lanceur cherche à abattre) et met les cendres dans une « urne » (probablement un ancien flacon de parfum, mais personne n'en est sûr). Quelques semaines plus tard, Ivo Blight retourne victorieux en Angleterre, après avoir remporté la partie contre l'Australie. Mais il n'évoque pas le flacon, simple blague d'une veille de Noël. Il le met en souvenir sur sa cheminée, et plus personne n'en parle pendant plusieurs décennies.

À sa mort cependant, il en fait don à Lord's, sans que l'objet n'intéresse grand monde. En revanche, l'expression « the Ashes » reste. « Si bien que dans les années 1990, la demande populaire pour avoir une "urne" à présenter montait », poursuit Adam Chadwick. Ce flacon miniature, présent dans le musée, faisait parfaitement l'affaire. Et voilà comment une tradition est née de nulle part. Mais pour rien au monde, elle ne serait remise en cause.

**LEÇON N° 2 : UN PEUPLE PRAGMATIQUE,
DIRIGÉ PAR LES BANQUIERS**

20 Tout cela n'est pourtant qu'apparences. Subtil et distingué, le cricket ? Un drôle de jeu incompréhensible, pour gentlemen en tenue blanche ? La vérité est très éloignée de ce cliché. Derrière le vernis de la respectabilité, le jeu était initialement un affrontement de parieurs et de vauriens. L'une des toutes premières mentions du cricket est celle d'un homme poursuivi en justice au XVI^e siècle pour avoir osé jouer un dimanche. Le non-respect du jour du Seigneur, grave entrave dans ce pays protestant, a longtemps mis l'Église d'Angleterre à la tête des opposants au cricket.

Et si les règles ont été définies si tôt, c'est parce que les riches nobles qui montaient les équipes n'avaient qu'un seul objectif en tête : parier les uns contre les autres. Il est bien entendu impossible de jouer de l'argent si le règlement n'a pas été précisément décrit.

Le cricket, comme les autres sports anglais, ne devient respectable qu'au XIX^e siècle, quand l'époque victorienne imagine qu'un esprit sain doit se trouver dans un corps sain. L'effort physique devient une vertu. C'est le premier âge d'or du cricket, celui des gentlemen et des *tea breaks*, du *fair-play* et de la beauté du geste. Le second âge d'or arrive après la Seconde Guerre mondiale, quand la Grande-Bretagne est à genoux économiquement et que le pays se retrouve autour de ce sport.

Mais après les années 1960, le cricket connaît un fort déclin. Le jeu s'empoussière. La durée des matchs commence à être vraiment trop longue pour les goûts de la génération soixante-huitarde et le *Swinging London*. D'autant que les équipes préfèrent ne surtout pas prendre de risques, attendant l'erreur de l'adversaire. Cela donne un jeu très défensif, souvent ennuyeux.

C'est alors que les Anglais prouvent l'un de leurs génies : le pragmatisme. Bien sûr, les traditions sont importantes. Mais pas question de les défendre coûte que coûte si la survie du sport est en jeu. Les matchs d'un seul jour ont été introduits dès 1971. Puis, en 2003, est arrivée l'invention encore plus controversée du « Twenty20 » (prononcer *Twenty Twenty*). Comprendre : chaque équipe dispose de seulement vingt *overs*, c'est-à-dire de vingt lots de six balles. À la fin des lancers, on compte les points, même si tous les batteurs de l'équipe adverse n'ont pas été éliminés. Puis on renverse les rôles, et c'est au tour de l'adversaire de lancer ses vingt *overs*. Le tout est terminé en trois heures environ, un format proche des autres grands sports populaires. Le nombre de balles étant limité, il est nécessaire de prendre des risques pour marquer des points. Le jeu s'en retrouve nettement plus spectaculaire.

21

Les membres du MCC ne supportent pas d'entendre parler des Twenty20. Le pavillon est quasiment vide les jours où des matchs de ce format se déroulent. Pas assez subtil et stratégique, grommellent les anciens. En revanche, les tribunes sont remplies, les 28 000 sièges affichant presque complet. Cette capacité à se réinventer, sans trop avoir l'air de toucher aux traditions, est une grande force anglaise.

Au prix cependant d'une perte de l'âme d'antan : « Le cricket d'autrefois, qui se jouait au village, et où ce qui comptait le plus était la camaraderie, le soleil d'été et un sens de jeunesse éternelle est passé de mode », se désole Matthew Engel, chroniqueur au *Financial Times* et passionné de cricket. Pour lui, ce sport – qui ne se joue pas l'hiver, puisqu'il dure des heures en extérieur – était d'abord une opportunité sociale, une rencontre de dimanches ensoleillés, l'occasion de retrouver

une vie de village d'autrefois, et de descendre quelques pintes de bière paresseusement. Cette tradition a largement disparu.

Pourtant, Matthew Engel le souligne : cela ne signifie pas que le cricket se porte mal. Simplement, il s'est fortement professionnalisé, perdant son flegme d'autrefois. « Ces quatre dernières décennies, la plupart des clubs se sont transformés, d'une façon ou d'une autre : soit ils sont devenus grands, sérieux, avec de nombreuses équipes, pour les juniors, les filles... ; soit ils ont disparu discrètement. »

22

Pire encore : le fameux *fair-play* semble s'effacer. Au cricket, la tradition est de ne jamais contester la décision de l'arbitre. Celui-ci rend pourtant de très importants jugements, devant estimer par exemple si une balle touchée par les jambes du batteur va ou non faire tomber le portique qui se trouve derrière lui. L'appréciation est très délicate, les balles arrivant très vite, avec des effets rendant leur trajectoire difficile à prédire. Le rôle de l'arbitre est donc essentiel.

Mais ce respect devient progressivement une légende. L'introduction de la vidéo lors des matchs internationaux l'a fait tomber de son piédestal. Même dans les rencontres amateurs, l'esprit de compétition s'infiltré progressivement. « Tout semble indiquer que le cricket devient agressif, violent, disputé, méchant et pas très amusant, regrette Matthew Engel. Ce n'est pas par hasard : c'est largement ce que souhaitent les instances du cricket. »

Cette capacité d'adaptation se fait très largement sur l'autel de l'argent. Derek Brewer incarne le nouveau mercantilisme de ce sport. Le directeur général du MCC est un homme de 56 ans, très élégant, qui possède cette capacité tout anglaise d'être à la fois extrêmement sympathique et absolument glacial.

Pas un mot de travers, une politesse absolue, et une façon très subtile de faire comprendre que, vraiment, on lui fait perdre son temps.

Voilà seulement cinq minutes qu'il nous reçoit, et Derek Brewer confie déjà qu'il a longtemps été banquier. Et pas n'importe quelle sorte : banquier d'affaires. Il y a de la fierté dans la voix, et une tentative de prouver qu'il est sérieux. Ce passionné de cricket porte en lui une conviction : « Ce sport doit être géré comme un business. » Pour lui, Lord's, c'est d'abord un chiffre d'affaires annuel de plus de 50 millions d'euros, qu'il convient de développer.

23

L'homme se veut un modernisateur. Après ses années passées dans l'industrie financière, il a rejoint le club de Nottinghamshire en 2005. « Je voulais voir si je pouvais appliquer les leçons apprises dans la banque à ce sport qui me passionne. » Il est donc question de sponsors, de maximisation de l'utilisation des tribunes, de droits télévisés...

À Lord's, Derek Brewer porte un grand projet de rénovation et d'agrandissement. Il compte refaire deux des tribunes dans les années à venir, et espère aussi construire des appartements à l'arrière du stade, sur les terrains actuellement occupés par la *nursery*, qui sert de lieu d'échauffement aux joueurs.

Dans ce quartier presque au centre de Londres, le prix du mètre carré est tel que le projet fait saliver l'ancien banquier. Mais il est extrêmement controversé. Son prédécesseur, qui avait lancé l'idée, a été forcé à la démission. John Major, ancien Premier ministre et passionné de cricket, qui soutenait le projet, a également démissionné de son siège au conseil d'administration du MCC, juste deux jours avant l'arrivée à son poste de Derek Brewer. Aujourd'hui, ce dernier a revu à la baisse la « vision » initiale, qui frôlait la folie des grandeurs. Mais les

appartements devraient voir le jour. Malgré les réticences, Lord's va être « modernisé ». On ne fait pas face longtemps à la logique de l'argent...

LEÇON N° 3 : UN EMPIRE ENCORE INFLUENT

Sur le bord du terrain, Shiyers Busane et sa famille s'ennuient fermement. Cet Indien, accompagné d'un couple d'amis avec leur bébé, est à Londres pour quelques mois. « Il fallait absolument qu'on vienne à Lord's, un endroit mythique, le berceau du cricket. » Mais il ne cache pas sa déception. « L'ambiance est bien terne. En Inde, chaque match est comme une Coupe du monde. On chante, on danse, on crie, il y a de la musique... » En comparaison, le pique-nique sur l'herbe de Lord's ne fait pas le poids.

Voilà bien longtemps que l'Angleterre n'est plus la nation du cricket. Dans les parcs de Londres ou les campagnes vertes anglaises, les enfants jouent au football, pas au cricket. À part les *test matches*, la foule n'est plus au rendez-vous. Pour les rencontres des *counties*, le premier niveau professionnel, il y a rarement plus de quelques centaines de spectateurs.

Les statistiques le prouvent. Le nombre de clubs inscrits au Village Cup (la compétition entre « villages ») est passé de 800 à 300 en cinq décennies. Le Club Cricket Conference, qui rassemble les clubs amateurs de Londres et ses environs, est passé de 2 000 à 900.

En Inde en revanche, la passion est brûlante. Dans toutes les arrière-rues du sous-continent, les gamins bricolent du cricket avec un bout de bois et une balle en mousse. L'atmosphère est encore montée d'un cran en 2008 quand la « Premier League » a été inventée. Équivalent d'une première

division de football, elle oppose des équipes qui s'affrontent lors de matchs de Twenty20. Dans les stades, pom-pom girls, néons clignotants et écrans géants assurent le spectacle. Les équipes portent des tenues de couleur différente. Sacrilège : on joue de nuit, à la lumière artificielle. Il faut donc changer la couleur de la balle, traditionnellement bordeaux, pour utiliser du blanc. On est à des années-lumière du sport de gentlemen. Une boisson gazeuse américaine a décidé de sponsoriser ce phénomène en 2013, versant 72 millions de dollars.

Dans ces circonstances, Shiyers Busane, 27 ans, a du mal à comprendre que les Anglais en soient encore à privilégier le cricket de grand-papa. « Il n'y a pas grand monde qui a le temps de regarder les *test matches*. Le Twenty20 est spectaculaire et rapide. Je ne peux pas m'asseoir et simplement applaudir poliment. J'ai l'impression d'être à l'école. »

La passion pour le cricket suit l'ancien Empire britannique. Alors que le sport n'a jamais vraiment percé dans le reste de l'Europe, les colonies d'autrefois ont souvent été touchées par le virus. Afrique du Sud, Inde, Pakistan, Sri Lanka, Australie, Nouvelle-Zélande..., tous ces pays adorent un jeu qui incarne aux yeux du reste du monde la quintessence de l'Angleterre. Si toutes ces nations ont acquis leur indépendance il y a bien longtemps, l'influence culturelle anglaise demeure.

LEÇON N° 4 : UNE NATION DE CLASSES SOCIALES

Jusque dans les années 1960, amateurs et professionnels ne partageaient pas les mêmes vestiaires à Lord's. Pas question de mélanger la noblesse du sport – qui n'avait pas besoin de gagner d'argent – avec les masses laborieuses, aussi talentueuses soient-elles.

L'anecdote n'est pas bénigne. Comme dans la société anglaise, chacun connaît sa place au cricket. Aux origines de ce sport, les nobles qui dirigeaient les équipes recrutèrent les types les plus rapides et les plus habiles du coin pour renforcer leur sélection. Mais dans leur immense majorité, ceux-ci étaient des lanceurs. Les aristocrates conservaient le rôle de batteur. « Rester debout sans courir dans tous les sens convenait parfaitement à un gentleman », s'amuse Adam Chadwick, le conservateur du musée de Lord's. Le vocabulaire est d'ailleurs resté : un amateur est un « gentleman », tandis qu'un professionnel est un « joueur » (*player*), à prononcer avec autant de dédain que possible. Jusqu'en 1962, « gentlemen contre joueurs » constituait une rencontre annuelle... généralement remportée haut la main par les seconds.

L'argent dans ce sport a longtemps été considéré avec suspicion. W.G. Grace, un joueur extrêmement talentueux, qui a dominé le cricket à la fin du XIX^e siècle, a d'ailleurs provoqué le scandale en acceptant des contrats payés. Docteur de profession, et donc officiellement amateur, ce grand barbu mythique, qui a joué au plus haut niveau pendant quarante-quatre ans – une durée incroyable –, percevait des salaires en tant que « secrétaire » de clubs de cricket, et il a même été payé pour apparaître dans des publicités. « Les aristocrates regardaient W.G. de haut », explique Adam Chadwick.

La destruction de nombreuses fortunes pendant la Seconde Guerre mondiale et l'effondrement de l'Empire britannique mirent fin à cette logique. Mais ce n'est qu'en 1962 que les statuts d'amateur et de professionnel furent officiellement abolis, et peu après que les deux genres obtinrent le droit de se changer dans les mêmes vestiaires à Lord's.

Aujourd'hui, tout cela s'est largement perdu. Les tenues blanches et les règles ancestrales peuvent laisser penser que le cricket est un sport qui n'est joué que par la population huppée. C'est très largement faux. Mais il suffit parfois de gratter un peu pour retrouver cette découpe sociale. En 2005, quand l'Angleterre a remporté une impressionnante victoire lors des « Ashes » face à l'Australie, jugée à l'époque imbattable, les quatre lanceurs qui ont mené à la victoire venaient de milieux pauvres, tandis que le capitaine Michael Vaughan « symbolisait dans son comportement quelque chose de l'officier militaire, qui a toujours été tant apprécié par l'élite du cricket anglais », écrit Colin Shindler, auteur de nombreux livres sur ce sport.

27

Pire encore, le cricket redevient depuis quelques années élitiste. Il est très peu joué dans les écoles publiques. Margaret Thatcher avait encouragé les établissements à vendre leurs terrains de sport, et la plupart n'ont plus les équipements nécessaires. Seuls les enfants des écoles privées – qui ne représentent que 7 % de la population – pratiquent encore régulièrement le cricket. En 1987, l'équipe d'Angleterre comptait un seul joueur éduqué dans le privé. En 2013, ils représentaient les trois quarts. Le cricket redevient progressivement un sport de « gentlemen ». Chassez le naturel... ■

U

NE JOURNÉE EN « ANGLITUDE »

Un peu partout autour de la salle, des petites croix de saint George, les couleurs de l'Angleterre, ont été placardées. À la cantine de cette université du sud de Londres, on sert